Julie Roberge
2009/01/01

Entre les murs de François Bégaudeau

Test de lecture

Avez-vous déjà remarqué à quel point la profession enseignante est représentée au cinéma, et plus particulièrement le rôle de professeur de littérature[1] ? C'est que, contrairement, disons, aux emplois d'actuaire, de commis à la saisie de données, de technicien en matières plastiques ou de gérant de pharmacie, il évoque, chez le grand public, un type : un homme un peu sévère commentant dans une envolée charismatique quelque sonnet de Shakespeare (langue d'Hollywood oblige), ou alors une femme aux cheveux relevés en chignon, aux yeux cerclés de lunettes de corne, qui écrit au tableau le sujet de la prochaine rédaction, accueilli dans un murmure réprobateur. Cette surreprésentation cinématographique est aussi sans doute explicable par la parenté évidente qui existe entre le rôle de professeur et celui de comédien : les deux sont en représentation devant public, et s'en remettent à leur talent oratoire pour transmettre des idées, un message.

Or souvent, les professeurs dans les films, lorsqu'ils en sont les héros, sont justement trop héroïques. Pédagogues un brin rebelles, ils comprennent leurs élèves et les guident invariablement vers le dépassement d'eux-mêmes, avec une toute-puissance extralucide, inspirante et salvatrice. Pensons seulement, pour illustrer ceci, à la représentation déifiante du personnage interprété par Robin Williams dans le film *Dead Poets Society*

.

Les fictions romanesques sur l'enseignement sont, quant à elles, beaucoup moins nombreuses. Elle sont en fait aussi rares que sont fréquents les essais, dévastateurs, sur l'état du système scolaire. Le message de ces essais, totalement opposé à celui des fables – trop ? – inspirantes du septième art, est que la profession enseignante est victime de programmes complètement irréalistes, et forcée à la médiocrité par des élèves toujours plus ignares, des autorités complaisantes ou imbéciles, et une société indifférente. Il semble parfois que seul Pennac, béatement positif, mais aussi grandement moralisateur, vienne défendre le contraire.

Ainsi, au milieu de tous ces portraits de professeurs tracés à gros traits rhétoriques, l'enseignant présenté dans le roman *Entre les murs* de François Bégaudeau[2] a le grand mérite d'être nuancé, idéaliste mais imparfait, tantôt inspiré, tantôt colérique, comme le sont d'ailleurs ses collègues, leurs élèves et la direction de leur collège. Le but du roman, d'inspiration largement autobiographique[3], ne semble pas être, pour une fois, de dénoncer. Ni de glorifier. Il donne à voir, tout simplement, un spectacle souvent désolant, certes, mais aussi rafraîchissant par moments, honnête souvent, maladroit parfois, presque toujours juste.

Faisant pénétrer le lecteur dans une salle de classe de français, peuplée d'élèves de 13 à 15 ans venant d'un milieu socio- économique difficile, l'auteur relate, dans sa majeure partie, les rapports entre le professeur et ses élèves. Un rapport fondé sur l'étude d'une langue, mais surtout sur son utilisation ; une très large part du livre est constituée de dialogues[4] : questions du professeur aux élèves, réponses de ceux-ci, commentaires entendus dans la salle des profs, *verbatim* de réunions administratives ou disciplinaires – presque tout passe par l'oralité rapportée. C'est d'ailleurs la force de ce roman : la langue des élèves, presque tous issus de l'immigration, est bien rendue ; il s'agit d'un mélange d'argot, de langue seconde mal maîtrisée, de piques insolentes et d'exclamations d'humeurs. Quant aux répliques du professeur, elles sont souvent très ironiques (« Vous charriez trop m'sieur[5] »). L'ironie est une arme dont il abuse, certes, mais qui semble lui servir pour maîtriser les troupes, et les rallier souvent, dans une complicité, sinon culturelle, du moins humoristique.

Ce qui n'en fait pas, pour autant, un ami des élèves, à qui il peut aussi s'adresser avec

une rigidité, voire un paternalisme, qui étonne de ce côté-ci de l'Atlantique, où les rapports maître/élèves sont bien différents – à commencer par le fait que personne ici ne se désigne par le nom de maître ! Le ton professoral se fissure cependant, sous les assauts répétés des adolescents de cette difficile classe de quatrième. Surgissent alors des répliques d'un niveau de langue semblable à celui de ses élèves : « Elle est nulle, ta vie, Dico. T'en as pas marre de ta vie de nul ?[6] » ou encore : « Je m'excuse, mais moi, rire comme ça en public, c'est c'que j'appelle une attitude de pétasse[7]. »

On le voit : le ton, entre les élèves et l'enseignant, est parfois violent. Ce sont d'ailleurs cette violence, cette agressivité, cette obstination des élèves qui frappent surtout. En contrepoint, pour alléger sans doute, Bégaudeau présente des moments grotesques dans la salle des profs, où résonnent des dialogues souvent creux, rythmés par les ratés de la photocopieuse et les caprices de la machine à café. Et d'autres pages, rares et incongrues, d'un certain lyrisme, campent les lieux, les atmosphères, avec un manque de simplicité parfois agaçant. Formellement, le roman est donc maladroit, mais intéressant, surtout par l'audace qu'il a de peindre une langue métissée, abâtardie selon certains, et néanmoins immensément actuelle et vraie. Cependant, il pêche par trop de ruptures de ton, et un pessimisme un peu résigné.

Si l'on ne peut accuser Bégaudeau de roman à thèse[8], puisqu'il ne prend pas position, on peut cependant le taxer de pessimisme. En effet, personne ne sort indemne des salles de cours qu'il met en scène. Ni les élèves, certes curieux et allumés, mais racistes, bornés et souvent ignorants, parfois carrément insolents ; ni les professeurs, de mauvaise foi, imprécis, condescendants, parfois même sexistes, ou alors particulièrement sots ; ni la direction, au discours empli de formules toutes faites ou de raccourcis hypocrites ; ni les parents, dépassés ou désengagés… Nul ne sort grandi, donc, de ces 290 pages. Même les fautes de français sont également distribuées : elles se retrouvent dans les copies d'élèves comme dans les notes rédigées par les professeurs. Mais nul n'est accusé non plus : un déterminisme puissant, au contraire, semble à l'œuvre, une puissance plus grande que tous ces personnages, qui les oblige à jouer une pièce dont la fin est déjà connue.

C'est d'ailleurs là où Bégaudeau atteint au tragique : la classe de quatrième est le moment où les élèves doivent être orientés, pour l'année suivante, dans un lycée général ou professionnel. Et ce choix, fort souvent, cristallise l'exclusion sociale dont ils

sont déjà victimes : mauvais élèves dans une langue qu'ils pratiquent mal, qu'ils comprennent peu, dans une culture dont ils ignorent presque toute l'histoire et plusieurs des codes, ils voient leur futur se dérober ; le lecteur, comme les professeurs d'ailleurs, assiste impuissant à l'annihilation de leurs ambitions. Un autre cas, poignant, que présente le roman est l'histoire de Ming, brillant élève chinois, parmi les meilleurs et les mieux intégrés du groupe, dont la famille est menacée d'expulsion ; les professeurs, dans un mouvement charitable, récolteront de l'argent et témoigneront en sa défense devant le tribunal de l'immigration.

Bien sûr, le lecteur québécois enseignant de français trouve matière à réflexion et à comparaison dans ce roman. Ainsi, la conjugaison constitue souvent pour nos élèves, comme pour ceux du roman de Bégaudeau, une promenade dans un univers exotique, parfois aussi étranger à leur oreille que le son d'une langue inconnue[9] ; la notion de niveau de langue est aussi désormais de plus en plus mystérieuse pour eux[10], qui ne perçoivent pas qu'ils utilisent des termes familiers, ou qui voient leurs pensées impossibles à transmettre par écrit, faute de vocabulaire (cela est particulièrement vrai quand ils veulent tenir des propos abstraits). Mais la situation au Québec dans nos collèges est quand même dissemblable. L'enseignant, ici, n'a pas le même rapport aux élèves, peut-être parce que les professeurs québécois ne se réclament pas d'une tradition magnifiée d'éducation républicaine. Notre rapport à l'enseignement est plus prosaïque, moins glorifié, et le rapport aux élèves, moins rigide, moins empesé. Notre responsabilité envers eux nous semble aussi moins grande, et sans doute l'est-elle : ce n'est pas nous qui devons financer leurs procès en immigration, ou décider pour eux de leur parcours scolaire et de leur avenir professionnel. De plus, si Bégaudeau a si bien pu traduire la langue qu'utilisent ses élèves, leur argot métissé, c'est que cette langue semble avoir atteint une sorte de norme en elle-même, à force d'être pratiquée, ce qui suppose une paraculture, certes différente de la culture dominante française, mais partagée et bien établie dans les banlieues. On ne voit pas, ici, de telle homogénéité dans la non-intégration.

En somme, le roman de Bégaudeau est moins un roman à thèse sur l'école qu'un roman dont l'action a lieu dans l'école, entre ses murs. D'où le titre, à l'évocation concentrationnaire, certes, et il est vrai que les bancs d'école semblent tenir prisonniers ces ados débordant d'énergie. Mais les murs qui se dressent de chaque côté de ces élèves sont surtout invisibles : ils ont pour nom l'exclusion et l'ignorance.

1 Quelques films, en vrac, qui présentent des enseignants : *Mona Lisa Smile, Virgin Suicides, A Beautiful Mind, Le banquet, Doubt, Paris, Notes on a Scandal, Pleasantville, Elegy, Half Nelson, The Human Stain, American History X, Shadowlands, Mr. Holland's Opus, Lean on Me, Stand and Deliver, Freedom Writers, Dangerous Minds, Les choristes* et même, si l'on y pense bien, la série des *Harry Potter* ! Quelques documentaires aussi : *La classe de Madame Lise, Être et avoir*. Et des séries télé : *Boston public, Virginie*. On le voit : les œuvres, si elles sont nombreuses, sont de factures et de niveaux fort variables ! Retour

2 François Bégaudeau, *Entre les murs*, Paris, Gallimard, Folio, 2006, 290 pages. Ce roman a reçu le prix France Culture – Télérama en 2006. Retour

3 En effet, Bégaudeau a enseigné dans un collège du 20e arrondissement parisien, notant durant un an, tous les jours, des anecdotes qui avaient eu lieu dans sa classe. Ces pages ont servi à la rédaction de son roman. S'il n'enseigne plus, il compte par ailleurs plusieurs autres cordes à son arc : ancien chanteur du groupe « Zabriskie Point », il est notamment chroniqueur cinéma pour l'édition française de *Playboy*… Il a également annoncé, en octobre 2008, qu'il souhaitait racheter le FC Nantes. Cette vie mouvementée ne l'a pas empêché de publier, à la fin 2008, un *Antimanuel de littérature*, aux éditions Bréal. Retour

4 D'ailleurs, une référence est faite au dialogue socratique dans le roman, alors qu'une étudiante explique que sa grande sœur lui a fait lire *La République* (p. 106-108). Belle façon de démonter certains préjugés : oui, on lit aussi dans les banlieues. Retour

5 *Ibid.*, p. 247. Retour

6 *Ibid.*, p. 151. Retour

7 *Ibid.*, p. 83. Retour

8 Ainsi, deux pages entières (p. 61-62) sont constituées d'une liste de 22 questions sur le monde de l'éducation et la profession d'enseignant. On ne peut que constater qu'il s'agit là d'une façon aussi paresseuse que peu

subtile de la part de l'auteur de marquer les thèmes qu'il veut aborder, et de se positionner : il ne répond pas, il ne fait que questionner. Retour

9 « Le seul problème c'est qu'on dit pas croîtons. On dit comment ? J'avais interrogé à la cantonade, la cantonade restait interdite. » (p. 118) Retour

10 « Mais m'sieur comment on peut savoir si une expression elle se dit qu'à l'oral ? » (p. 168). Retour



Julie Roberge

Professeure au cégep Marie-Victorin